

PROPOSITION D'UNE MÉTHODOLOGIE D'ANALYSE DES LOGIQUES D'UN CORPUS PROVERBIAL

1. Comment définir, comment classer, comment analyser un corpus de proverbes populaires ? Quiconque s'y est essayé n'a pas manqué de ressentir l'hétérogénéité des énoncés proverbiaux comme un défi presque insurmontable. Comment s'y prendre pour analyser ensemble une formule très simple comme « melão é pão » (melon, c'est du pain) et une autre, introduisant une interrogation et sa réponse, comme « Mãe, que é casar ? — Filha, é fiar, parir e chorar » (Maman, qu'est-ce que se marier ? — Fillette, c'est filer, enfanter et pleurer) ?

Après avoir buté ainsi pendant plus de deux ans, j'ai cru enfin trouver une méthodologie qui m'a amené par la suite à la recherche d'une théorisation philosophico-sémantique dont il me faut bien donner un bref aperçu pour commencer.

2. Il s'agit d'essayer d'intégrer, dans ce que l'on peut appeler une sémantique génétique, les deux points de vue à mon avis les plus opposés qui soient : d'une part la logique d'Aristote qui a fécondé la science moderne, opérant une réduction du sens du langage à l'univocité du mot, tendant donc à la monosémie stricte ; d'autre part la philosophie de Nietzsche, se situant d'emblée dans la polysémie langagière de la poétique et dans la souveraineté donneuse de sens de celui qui énonce, le signifié de Saussure et le concept scientifique n'étant que des métaphores oubliées et congelées, le premier issu d'une sorte de traité de paix entre les hommes désirant communiquer entre eux. Entre non-communication et communication, entre désir et raison au sens occidental du mot, le langage joue

son jeu métonymico-métaphorique, dont logiques, philosophies et sciences essaient d'assurer en vain la domination depuis vingt et quelques siècles.

3. Les essais de théorie sémantique ont cru presque toujours devoir faire appel à l'extra-linguistique, soit en direction du référent (sémantiques réalistes), soit en direction du mental (sémantiques conceptualistes). Il faudrait tenir compte du postulat saussurien de l'immanence de la langue comme système de valeurs différentielles, étendu jusqu'à la parole, et partir de la fonction prédicative de la parole, là où justement elle pointe vers son autre. C'est-à-dire que l'on privilégiera le « *prédicat* » traditionnel, le verbe, le syntagme verbal, comme point de départ : dans un sens très général, qui tient compte autant de ce qu'on appelle les verbes d'action comme de ceux d'état, on dira que les syntagmes verbaux prédisent des *pratiques*.

4. A partir de la lecture de quelques essais célèbres d'E. Benveniste¹, je proposerai de distinguer trois types linguistico-textuels, définis comme suit : a) le type *narratif*, caractérisé par le système de la non-personne et le système temporel verbal autour de l'aoriste ou passé simple ; b) le type *discursif*, caractérisé par le système de la personne, et par le système temporel verbal autour du présent de l'énonciation et par les marques autoréférentielles qui sont les déictiques ; c) le type *gnoséologique* ou *sémantique* (que l'on peut dégager notamment de l'essai sur « La phrase nominale », mais dont Benveniste ne s'est pas rendu compte lui-même, peut-être parce que c'était le type dominant de sa propre textualité théorique), caractérisé par le manque de verbe au sens propre – soit la phrase nominale, soit la copule « *est/sont* » qui ne garde que les marques flexionnelles du nom, à savoir le nombre – et de toute marque d'énonciation, gagnant ainsi une sorte d'a-temporalité qui lui permet de fonctionner comme un type véhiculant l'autorité.

Les types a) et c) ont ainsi en commun l'absence de toute marque d'énonciation propre au discursif ; d'autre part, vis-à-vis de la prédication, le type *narratif* la rattache exclusivement aux syntagmes verbaux (« *personne ne parle ici ; les événements semblent se raconter eux-mêmes* »², le type *discursif* la fait dépendre et des syntagmes verbaux et du système d'énonciation, le type *gnoséologique* la réduit à une sorte de prédication intra-linguistique de l'identité des deux syntagmes nominaux reliés par la copule ou juxtaposés dans la phrase nominale.

5. Il est délicat, mais il semble possible de mettre en rapport ces trois types linguistico-textuels avec trois figures fondamentales d'une rhétorique générale : la métonymie avec le *narratif*, la métaphore avec le *discursif* et le concept (le signifié de Saussure) avec le *gnoséologique*. Faute de pouvoir le démontrer, je l'illustrerai dans la suite.

Ces distinctions permettront d'asseoir sémantiquement la vieille distinction philosophique « *concret/abstrait* » : l'un se manifeste dans les types a) et b) à la faveur des déterminants définitifs et possessifs, l'autre ne paraît que dans le *gnoséologique* où les déterminants sont une sorte de degré zéro de détermination, exclusivement intra-linguistique. A partir d'ici, on peut proposer une première classification générale des énoncés proverbiaux : les « *proverbes* » relèvent de noms concrets et du *narratif* ou du *discursif*, les « *dictons* » ou « *sentences* », par contre, des noms abstraits et du type *gnoséologique*.

6. On posera maintenant quelques choix stratégiques d'analyse. On ajournera l'analyse des « *dictons* » ou « *sentences* », et l'on ne retiendra pour commencer que les seuls « *proverbes* ».

Deuxièmement, on transformera les énoncés retenus en des sortes de structures sémantiques par la suspension de toute marque d'énonciation : l'instance pronominale du locuteur et de l'auditeur (le « *je* » et le « *tu* »), les déictiques, les temps, modes, aspects, personne, nombre des verbes (mis donc à l'infinitif), les injonctions (impératif, optatif, *devoir* être, vaut plus que..., ni...ni..., etc.), les qualificatifs valoratifs (« *bien/mal* », « *joli/laid* », « *vrai/faux* », etc.), les relations logiques de certitude, probabilité, nécessité, causalité, etc., et naturellement aussi la marque de négation. Ce sera dans un deuxième temps d'analyse, dont il ne sera pas question ici, que l'énonciation et la négation seront envisagées. Un exemple : dans l'énoncé « *Quem de mel se faz, abelhas o comem* » (« Qui se fait miel, des abeilles le mangent »), la suspension de l'énonciation donnera ici : « *humain – se faire – miel; abeilles – manger – miel* ».

Troisièmement enfin, on retiendra pour le début de l'analyse les énoncés qui supposent deux syntagmes verbaux qui jouent le rôle de pivot d'une comparaison métaphorique. Soit le proverbe « *Sardinha na chama, mulher na cama* » (la sardine à la flamme, au lit la femme), où l'on a deux petits énoncés qui sont comparés, l'un concernant la sardine, l'autre la femme. On posera que chacun d'eux relève d'une série métonymique que l'on restituera ainsi :

- (1) *humain – manger – sardine – à la flamme*
 (2) *homme – sexuer³ – femme – au lit*

Le croisement des deux séries sera dit métaphorique, dans une sémantique de la métaphore comme énoncé et non point comme nom.

7. Les séries métonymiques obéissent donc à une structure du type général

SN 1 – SV – SN 2 – SP

où le V est à l'infinitif et où la présence ou l'absence de SN 2 et SP peut permettre une classification postérieure des types de verbes, à la façon de L. Tesnière.

Un exemple encore : trois proverbes –

O melão e a mulher maus são de conhecer

Le melon et la femme sont mauvais à connaître,

Melão e mulher pelo rabo se hão de conhecer

Le melon et la femme, par le derrière on les connaît

et

Figo de verdal e moça de hotel, apalpando-se amadurecem

La figue verte et la fille d'hôtel, en les tâtant mûrissent.

- (3) *humain – choisir – manger – melon/homme – choisir – sexuer – femme*
 (4) *humain – tâter le derrière – choisir – manger – melon/homme – tâter le derrière – choisir – sexuer – femme*
 (5) *humain – tâter – figue verte, figue verte – mûrir, humain – manger – figue vertel/homme – tâter – fille d'hôtel, fille d'hôtel – mûrir homme – sexuer – fille d'hôtel.*

On peut ainsi constituer des ensembles de syntagmes ou séries métonymiques à partir du corpus que l'on étudie (autant que possible, le corpus sera le seul critère de restitution de ces séries; pour mes premiers exemples, j'ai dû suppléer, à partir de ma compétence linguistique, mais je voudrais bien arriver à limiter au maximum cette intervention), dont un certain nombre se superposent et d'autres s'enchaînent selon une séquence narrative développée: en (3) et (4), «*choisir – manger*» et «*choisir – sexuer*» sont communs, comme «*tâter – manger*» et «*tâter – sexuer*» en (4) et (5) et «*manger*» et «*sexuer*» est commun aux trois

séries ; on peut dégager des séquences – celles de (4) – à confirmer avec d'autres énoncés. On posera que ces séries ou séquences répondent à des problématiques élémentaires de la vie paysanne (nourriture et sexe, dans l'exemple) et que leur ensemble complexe définit des régions métonymiques spécifiques.

Ce sera la première tâche de l'analyse que je propose ici : dégager ces régions métonymiques et leurs problématiques respectives.

8. La deuxième tâche est complémentaire de celle-ci. Chaque série élémentaire est susceptible, dans le corpus, d'un certain nombre de substitutions. Soit le proverbe « *Da mulher e da sardinha, a mais pequenina* » (de la femme et de la sardine, la plus petite).

(6) *humain – choisir – manger – sardine – petite/homme – choisir – sexuer – femme – petite*

« *Humain* » est l'indicatif d'un paradigme métonymique qui peut être rempli « *homme* », « *femme* », « *enfant* », etc. « *Femme* » doit en principe, appartenant à ce même paradigme, pouvoir être remplacé par les autres termes du paradigme (on reviendra plus loin sur cette « possibilité théorique »). Mais « *sardine* » appartient aussi à un paradigme de (certains, au moins) poissons, elle pourra aussi être remplacée par un autre terme de ce paradigme. En effet, on trouve dans le corpus portugais un proverbe comme suit :

Da mulher e da pescada, a mais alentada
De la femme et du merlan, la plus grande

« *merlan* » est féminin en portugais).

(7) *humain – choisir – manger – merlan – grande/homme – choisir – sexuer – femme – grande*

De même, enfin pour « *petite* » qui appartient à un paradigme où l'on peut poser (petite, grande, ni petite ni grande). Or, voici deux autres proverbes :

a mulher e a sardinha, nem a maior nem a mais pequenina
La femme et la sardine, ni la plus grande ni la plus petite

et

Da sardinha e da mulher, a maior que houver
De la sardine et de la femme, la plus grande qui soit

(8) *humain – choisir – manger – sardine – moyenne/homme – choisir – choisir – sexuer – femme – moyenne*

(9) *humain – choisir – manger – sardine – grande/homme – choisir – sexuer – femme – grande*

On peut ainsi, par la description des paradigmes liés à chaque série métonymique, soit retrouver des variantes d'un proverbe ((6), (7), (8) et (9) sont en effet des variantes proverbiales entre elles), soit poser des énoncés possibles comme variantes proverbiales mais n'existant pas dans le corpus. Il sera alors tentant d'essayer de rendre compte de cette lacune du corpus.

9. En opérant selon les paragraphes 7 et 8 dans un corpus de proverbes, on arrivera à dégager deux sortes de tableaux complémentaires, celui des régions métonymiques du corpus et celui des paradigmes, souvent se recoupant («*humain*», par exemple) liés à ces régions. Tâche souvent complexe et devant rester souvent ouverte (mais cette ouverture indiquera avec rigueur les lignes de fuite, si l'on peut dire, de l'engendrement de sens dans le corpus), mais dont certains paradigmes sont susceptibles d'une assez grande généralisation rendant compte de la formation d'arbres sémantiques, à la façon de Lévi-Strauss dans *La pensée sauvage*, qui indiqueront comment le langage paysan ordonne logiquement son monde à lui.

Ces deux tableaux nous donneront une sorte de description de ce que l'on peut appeler l'*imaginaire proverbial*, un premier degré de polysémie du corpus.

10. Le second degré de polysémie sera donné par les analyses des croisements métaphoriques entre deux séries métonymiques, indiqués dans les exemples donnés par le trait/les séparant. Tandis que, au niveau métonymique, on ne trouve qu'un double jeu de différences, syntagmatiques dans la série, paradigmatiques dans le second tableau, le croisement métaphorique opère un dédoublement de ces différences, en chassant un certain nombre et en retenant d'autres comme ressemblances, c'est-à-dire comme des «*sèmes*» communs aux deux séries.

La théorisation et les questions de départ méthodologique m'ayant occupé jusqu'ici, j'avance sur un terrain pas encore suffisamment dégagé.

Reprenons l'exemple (1) et (2) :

(1) *humain* – *manger* – *sardine* – à la *flamme*

(2) *homme* – *sexuer* – *femme* – au *lit*.

«*Manger*» et «*sexuer*», par définition de série métonymique, n'appartiennent à aucun paradigme, au sens métonymique défini. «*Humain*» dit le paradigme (homme, femme, enfant, vieux, etc.), tandis que «*homme*» et «*femme*» en (2) forment apparemment un paradigme complet. «*Flamme*» appartient au paradigme (flamme, braise, feu, etc.), tandis que «*lit*», dans cette série, semble être seul. «*Sardine*» est susceptible du paradigme des poissons (sardine, morue, épinoche, etc.), que l'on mange «à la *flamme*», voire des viandes.

Les sèmes qui ne sont pas retenus par le croisement métaphorique seraient : (femme, enfant, vieux, etc.), «*manger*», «*poisson*», «*animal*», «*flamme*» en (1); «*sexuer*», «*humain*» (par opposition à «*poisson*» et «*animal*»), «*lit*» en (2). Les sèmes communs aux deux séries : «*homme*» (commun à «*humain*» et «*homme*»), «*animé*» et «*féminin*» (commun à «*sardine*» et «*femme*»), «*chaud*» (commun à «*flamme*» et «*lit*»), «*plaisir*» (commun à «*manger* – *sardine* – à la *flamme*» et «*sexuer* – *femme* – au *lit*»).

Ces sèmes communs sont ainsi des reflets métaphoriques du proverbe, mais à y regarder de près ils semblent être de deux sortes, impliquant deux types de paradigmes métaphoriques. Le premier, que l'on peut appeler à base métonymique ou narrativo-discursive, s'engendre, disons, en «*faire*» (d'où le sens large de «*pratique*» au paragraphe 3) : «la femme au lit» *fait* chaud, «manger sardine à la flamme» et «sexuer femme au lit» *fait* plaisir. Le second, que l'on dira à base conceptuelle ou gnoséologique, s'engendre en «*est*» : «la flamme *est* chaude», «la femme (et la sardine) *est* animée et féminine».

Les croisements métaphoriques donneraient ainsi lieu à deux sortes de tableaux, décrivant un procès «d'abstraction métaphorique», dont les difficultés concrètes et l'intérêt pour la suite de l'analyse restent à établir. Ces tableaux à trois volets (sèmes non retenus de chaque série et sèmes communs) décriront ainsi un deuxième niveau de l'*imaginaire* proverbial, un second degré de polysémie du corpus.

11. On peut espérer que le tableau des effets métaphoriques gnoséologiques recouvre, au moins en partie, celui des paradigmes métonymiques, engendrant les arbres sémantiques évoqués au paragraphe 9. Ainsi, par

exemple, la différence «*humain/animal*» ressortira des séries où ils ne peuvent pas être remplacés (par exemple, «*homme – parler*» et «*chien – aboier*»), tandis que les deux auront en commun «*animé*» par leur substitution possible («*homme – marcher*» et «*chien – marcher*», ou bien par le sème commun à «*sardine*» et «*femme*» ci-dessus, les opposant à «*plante*», etc. Ces effets métaphoriques deviendraient donc les «*adjectifs*» qui forment les nœuds des arbres sémantiques, dont l'intérêt évident est de permettre de retrouver les arbres de la logique paysanne et non pas ceux des sciences modernes.

Les effets métaphoriques narrativo-discursifs resteront, eux, des métaphores propres à l'imaginaire proverbial (en opposition à la logique du corpus), mortes ou usées au sens de P. Ricœur⁴; ils rendront compte des problématiques élaborées (en opposition avec les problématiques élémentaires, paragraphe 7), comme celles qui ont rapport au rapprochement entre «*manger*» et «*sexuer*». Déjà Lévi-Strauss⁵ faisait remarquer «*l'analogie très profonde que, partout dans le monde, la pensée humaine semble concevoir entre l'acte de copuler et celui de manger, à un tel point qu'un très grand nombre de langues les désignent par le même mot*».

Dans un tout petit corpus de proverbes portugais comparant la femme soit aux fruits, soit à des animaux, on peut dégager quatre de ces problématiques élaborées : celles où il est question de la «*maîtrise*» de l'homme sur la femme, avec des verbes comme «*laisser se promener*», «*faire rentrer à la maison*», «*louer*», «*acheter*», «*dompter avec bâton*» (la femme y est comparée aux poules, chevaux et mules); celles où il est question de la confiance qu'elle mérite par son dire ou ses larmes, avec des verbes comme «*croire*», «*se fier*» (la femme y est comparée avec le chien et l'anguille; celle où il s'agit, pour l'homme, de choisir une femme (la femme y est comparée à l'âne, à la pie, à la sardine, au merlan, au melon); celles où il est question de sexe avec toujours le verbe «*manger*» («*sexuer*» n'existant pas plus en portugais qu'en français), dont on a donné des exemples (la femme y est comparée à la sardine, à la cerise, au melon, à la mûre).

12. Ce qui fait la difficulté spécifique d'une sémiotique d'un corpus proverbial par rapport à d'autres types de corpus, vous le savez mieux que moi, c'est que l'on a devant soi un ensemble de milliers de petits textes, sans qu'aucune succession textuelle y vienne donner un minimum d'ordre méthodologique. Le corpus est ainsi livré anarchiquement à l'arbitraire de l'analyste qui, s'il peut en faire une cause de plaisir, ne peut pas rester

toujours sur le doute : fait-il autre chose que projeter sur le corpus un cadre, pour ainsi dire laboratorial, qui sortirait à la fin comme « résultat », sans qu'il se rende compte de la mystification scientifique ainsi réalisée ?

C'est Michel de Certeau qui a attiré mon attention sur ce point, en soulignant que « l'inconvénient de ces méthodes, condition de leur réussite, est d'extraire les documents de leur contexte *historique* et d'éliminer les *opérations* des locuteurs en des circonstances particulières de temps, de lieu et de compétition ; il faut que soient effacées les pratiques linguistiques quotidiennes (et l'espace de leurs tactiques), pour que les pratiques scientifiques s'exercent dans leur champ propre »⁶. Il plaide ainsi, à la suite de Wittgenstein et de son célèbre aphorisme « le signifié d'un mot est son usage dans la langue » pour l'analyse des types d'opérations utilisées dans l'énonciation proverbiale qui sont, selon lui, en nombre fini et « impliquent une logique des jeux d'action relatifs à des types de circonstances »⁷.

Si je fais ce rappel d'une autre méthodologie d'analyse proverbiale – qui demande que l'on devienne des ethnographes travaillant sur le terrain – c'est pour dire mon espoir que la sémantique génétique que j'ai ébauchée ici puisse éviter les inconvénients des méthodes structurales au sens strict et déboucher sur une description du corpus des énoncés proverbiaux en termes de jeu indéfini, dont les logiques se rapprochent de celles de leur énonciation. Une des caractéristiques des proverbes, en effet, c'est son énorme capacité à quitter leur lieu de naissance et à constamment se déplacer vers des champs problématiques nouveaux, de la campagne à la ville, de la culinaire à l'art des amoureux, et ainsi de suite. Je pense, par exemple, que la description que j'ai proposée des paradigmes métonymiques pourrait rendre compte de la méthode ethnologique, tenant compte de l'énonciation justement présentée par J. Cauvin dans les numéros 5 et 6 de la revue *Afrique et Langage*, 1976, « Préalable à une recherche parémiologique » et « Les proverbes comme expression privilégiée de la pensée imageante ».

Aux deux degrés de polysémie que les tableaux métonymiques et métaphoriques restituent au niveau de l'énoncé, répondra la polysémie du jeu de l'énonciation, avec ses tactiques et ses ruses.

13. Je ne vais pas vous fatiguer avec la question épistémologique délicate que pose l'emprunt analogique que je vais faire, en sémantique, de quelques concepts de la psychanalyse de J. Lacan. L'imaginaire, chez lui, c'est un niveau d'images et de signifiants linguistiques dépourvu de signifiés concernant le sujet narcissique et les objets de son désir par où

les désirs coulent, à travers des processus métonymiques et métaphoriques primaires. Désir et parole s'y articulent, livrés à la mobilité, au jeu. Ce qu'on a ici appelé imaginaire proverbial sera analogiquement, mutatis mutandis, le niveau de mobilité du langage proverbial décrit par les tableaux dont il a été question.

On a signalé au paragraphe 8 la possibilité théorique de remplacement respectif de «*femme*» et «*homme*» entre le SN 1 et le SN 2 d'une série métonymique, étant donné qu'ils appartiennent au même paradigme. Dans la série (2)

(2) *homme* – *sexuer* – *femme* – *au lit*

il serait ainsi possible, dans la mobilité imaginaire du corpus, trouver

(10) *femme* – *sexuer* – *homme* – *au lit*

ce qui impliquerait que la femme «*mange*» l'homme, comme l'humain mange la sardine (tandis que «*sardine* – *manger* – *humain*» est interdit par la langue, par son gnoséologique). Seulement, (10) n'existe pas dans le corpus, pas plus que l'inversion semblable dans les quelques centaines de proverbes sur les rapports «*hommes/femmes*». Le jeu imaginaire, en principe possible d'un point de vue linguistique ou sémantique, ne se joue pas ici. Cet arrêt du jeu imaginaire sera un effet du symbolique proverbial, dont il faudra rendre compte.

Il s'exerce dans les quatre problématiques élaborées que l'on a évoquées tout à l'heure : quelque chose d'un réel proverbial se joue là, quelque chose qui aura rapport (on peut le présumer) à la loi du mariage et des rapports de parenté, quelque chose qui relève d'un danger pour l'ensemble des «*faire*», des pratiques sociales, un danger féminin. Bien sûr que je ne vais pas ici recourir à une quelconque sociologie paysanne : le corpus proverbial lui-même doit pouvoir répondre à la question. Quel rôle l'imaginaire-symbolique-réel proverbial assigne-t-il à la femme ? Il a rapport, d'une part à ses désirs sexuels (et l'on serait tenté de dire que le corpus rend compte d'une extraordinaire fluidité de ce désir – «*mulher, vento e ventura asinha se muda*» (*femme, vent et bonheur facilement change*) – là où un féminisme militant parlerait de répression inouïe sur la femme, je serais tenté de dire que c'est aussi un hommage inouï à la force féminine des paysannes), d'autre part à ses fonctions «*pratiques*», à la maison – *maternelles, culinaires, hygiéniques, travail, etc.* – et à ses sorties hors de la maison. Ce réel proverbial sera ainsi le jeu contradictoire du sexe et du travail, du plaisir et du «*faire*» féminins, comme structurants du langage proverbial lui-même.

Mais il y aura d'autres « réels », par exemple celui du culinaire et de la nourriture : pourquoi donc les « problèmes » que celles-ci posent, ayant rapport à l'éventuelle pourriture des aliments, à la saveur alimentaire, etc., sont-ils mis en rapport avec le sexe ?

Pour résumer, si l'on tient compte de la multitude de problématiques posées à la vie paysanne par la météorologie, le travail agricole et l'élevage, l'argent et le marché, les parents, les amis et les voisins, et ainsi de suite, l'intérêt qui me semble le plus important dans cette affaire de sémantique, c'est moins les « réponses » que les proverbes leur donnent, finalement assez connues et depuis longtemps dégagées, mais plutôt les rapports métonymiques et métaphoriques parfois inattendus et difficiles à déchiffrer que la logique proverbiale entretient entre les unes et les autres. C'est peut-être ce qui peut nous apporter des surprises et éventuellement nous amener à mieux nous connaître nous-mêmes. Et, qui sait, au miroir d'un monde paysan en voie de disparition, mieux saisir ce qui, dans notre monde de progrès et de crise, fait problème et mérite notre attention. Là je serais quitte par rapport à mon intention philosophique la plus profonde.

Fernando BELO

Faculté des Lettres de Lisbonne/Portugal

NOTES

1. *Problèmes de Linguistique générale*, vol. I, Gallimard, 1966.
2. Benveniste, *op. cit.*, p. 241.
3. La langue proverbiale ne connaissant pas de terme pour dire le verbe de l'acte sexuel, toujours métaphorisé ou objet d'ellipse, je suis obligé de forger ce mot «*sexuer*», malheureusement pas très élégant.
4. *La métaphore vive*, Seuil, 1975.
5. *Op. cit.*, p. 139.
6. *L'invention du quotidien*, I — *Arts de faire*, 10 x 18, n° 1363, 1980, p. 62, paragraphe intitulé «l'énonciation proverbiale».
7. *Ibid.*, p. 67.